DANIEL WOODRELL

LA MORT DU PETIT CŒUR



RIVAGES/NOIR

Shuggie Atkins est un adolescent solitaire et obèse. Sa mère l'appelle son « petit cœur ». Son père le traite de gros lard et le force à s'introduire au domicile de grands malades pour y voler les drogues qui leur sont prescrites. Shuggie accepte, pour l'amour de cette mère qui ne cesse de le provoquer sexuellement sans avoir l'air de s'en rendre compte. Tout cela est supportable jusqu'au jour où Jimmy Vin Pearce, un grand et bel homme, surgit dans le paysage au volant d'une magnifique T-Bird…

Situé dans les Monts Ozark, au Sud du Missouri, région de prédilection de Daniel Woodrell, ce roman culte s'inscrit dans la pure tradition du *country noir* américain.

« L'un des chefs-œuvre littéraires de ce quart de siècle (…) Je ne connais personne qui ait lu ce roman et qui n'ait été saisi et transformé par lui. » Dennis Lehane

« Daniel Woodrell pourrait bien être le plus grand écrivain américain à l'œuvre aujourd'hui. » Georges Pelecanos

Daniel Woodrell est né en 1953 dans le Missouri. Il est l'auteur de neuf romans dont la plupart se situent dans les monts Ozark. *Chevauchée avec le diable* a été adapté au cinéma en 1999 par Ang Lee, puis *Un hiver de glace* en 2010 par Debra Granik (*Winter's Bone*), avec Jennifer Lawrence dans le rôle principal. Il a reçu le prix du PEN Club américain pour *La Fille aux cheveux rouge tomate* et le prix Mystère de la Critique pour *Un hiver de glace*.

Du même auteur
chez le même éditeur

Sous la lumière cruelle
Battement d'aile
Les Ombres du passé
Faites-nous la bise
Chevauchée avec le diable
La Fille aux cheveux rouge tomate
Un hiver de glace
Manuel du hors-la-loi

Daniel Woodrell

La mort du petit cœur

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Frank Reichert

Préface de Dennis Lehane

Collection fondée par
François Guérif

Rivages/noir

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Ouvrage publié sous la direction
de François Guérif

Titre original *: The Death of Sweet Mister*
(G.P. Putnam's Sons, New York)

Couverture : © Getty Images

© Daniel Woodrell, 2001
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2002
pour la traduction française
© Dennis Lehane, 2018
pour la préface
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2018
pour la présente édition

ISBN : 978-2-7436-4208-2

Avec le soutien du

CNL CENTRE NATIONAL DU LIVRE

En souvenir de Billy M.
et de la cuisine au butin de la 2e Rue

Nous savons beaucoup de choses sur ceux que nous aimons… beaucoup de choses que nous refusons néanmoins de croire.

Elias CANETTI

Parier sur sa mère est le meilleur des paris, et ne vous laissez pas trop vite tenter par Satan.

Dutch SCHULTZ sur son lit de mort

Préface

« Quand tu te réveilles dans ce monde,
mon petit cœur, faut en vouloir. »

Nous avons tous le souvenir de cette part de nous-mêmes qui n'a pas survécu à l'adolescence. À un certain moment, pour faire notre chemin dans le monde, nous avons dû suivre les suggestions de la Bible et mettre de côté notre enfance. C'est ce qui se passe dans *La Mort du petit cœur* ; si la mort en question n'est pas physique, à certains égards c'est encore pire : il s'agit de la mort du « cœur », de la mort de l'âme, de la fin de tout ce qui se rapproche de l'enfance et de l'innocence.

Le vrai nom du petit cœur est Morris « Shug » Akins. Son père est peut-être – ou peut-être pas – Red Akins, un criminel de carrière qui pique des crises de colère apocalyptiques. Sa mère est la superbe Glenda, alcoolique, bien trop sexy pour le Missouri rural, peut-être même bien trop sexy pour le monde en général – une femme capable de « dire "Salut, tout le monde" de façon si lascive qu'on se sentait obligé

d'aller se laver les oreilles tout de suite après, pour revenir ensuite l'écouter une seconde fois. »

Shug n'a rien de sexy. Shug est trop gros et entretient des relations sociales maladroites avec ses pairs. Il a treize ans et la tête remplie de « cris embouteillés » après les mauvais traitements infligés par Red pendant des années. Il est tellement solitaire qu'on en a le cœur brisé à chaque page. Le roman traite de son passage à l'âge adulte un été, à la fin des années soixante dans les Ozarks. Le passage à l'âge adulte dans les Ozarks n'a sans doute jamais été facile pour personne mais en l'occurrence il s'agit des Ozarks de Daniel Woodrell – un terrain impitoyable. Rares sont les écrivains qui ont réussi à cerner avec autant de précision des existences dévastées par la misère d'une génération. Son œuvre est déjà une référence dans le sens où on ne peut plus imaginer sans elle la littérature américaine des vingt dernières années. Et jusqu'à preuve du contraire, les monts Ozarks appartiennent à Woodrell et à lui seul ; ils sont autant marqués par l'empreinte indélébile de sa poésie sobre et sauvage que le Mississipi par celle de Faulkner ou la ville d'Albany par celle de William Kennedy. Dans l'univers de Woodrell, les êtres violents sont la règle, pas l'exception, et ils privent le monde de la gentillesse, de l'empathie et de la liberté du cœur.

Au début du roman Shug possède encore ces traits de caractère. Il s'identifie avec les victimes et les vaincus. « Un chien aux aboiements ulcérés devait être enchaîné ou enfermé dehors, pas bien loin, et hurlait, hurlait, hurlait comme si je pouvais comprendre, hurlait exactement ce que je ressentais. » Plus tard, il verra des rouges-gorges « qui s'étaient à

ce point repus de vers échoués qu'ils en étaient grisés et restaient cloués sur le trottoir à les savourer quand je suis arrivé à leur hauteur ; j'ai pris le parti des vers et je les ai tatanés… ».

Red au contraire ne sait rien de l'empathie. Il agresse et rabaisse constamment Shug. Il se sert de Glenda ou la rejette quand il n'a plus besoin d'elle ; si elle se plaint, il la frappe avec ses poings « si rapides à la détente ». Il se sert aussi de Shug, dont il fait souvent un complice dans les vols de médicaments qu'il organise avec son copain Basil. Il s'agit pour le jeune garçon de jouer les monte-en-l'air et cette expérience inédite annonce les changements qui vont à jamais transformer sa vie cet été-là. Shug découvre que la hauteur lui offre un nouveau poste d'observation d'où « le vaste monde […] ressemblait exactement à ce que j'avais toujours vu, sauf que j'en voyais davantage d'un seul coup ».

Élargir ses horizons est une étape nécessaire dans le passage de l'innocence à l'expérience, mais ce que Shug est amené à voir implique des bains de sang, la cruauté et une forme particulièrement toxique de désarroi œdipien.

Lorsque Glenda commence à fréquenter Jimmy Vin, cuisinier au cœur tendre conduisant une Thunderbird, on voit le désastre arriver de loin mais cela n'atténue en rien notre fascination. Dans tous ses romans, mais particulièrement dans celui-là et dans *Un Hiver de glace*, Woodrell va bien plus loin que ne le suggère la simple étiquette d'« auteur de romans noirs ruraux » qui lui a été attachée. Il dépeint la grande tragédie chez les petites gens. Ses œuvres abordent des sujets qui sortent de l'ordinaire

– le meurtre, le tribalisme, l'inceste et l'absurdité du concept de régénération par la violence – mais sans jamais les rendre sensationnels. Sa prose est au contraire d'une telle clarté poétique qu'elle semble avoir été récurée dans les eaux froides d'une rivière.

Quand tous les morts ont été enterrés (en général dans des tombes anonymes), quand tous les comptes ont été réglés (du moins jusqu'au prochain cycle de vengeance) et quand a enfin explosé « la bouteille dans laquelle [Shug avait planqué ses] hurlements », nous avons pour notre part achevé notre voyage à travers l'un des chefs-d'œuvre littéraires de ce dernier quart de siècle. Je ne connais personne qui ait lu ce roman sans se sentir bouleversé et profondément ébranlé. Car ce qui meurt dans *La Mort du petit cœur*, c'est ce que nous espérons toujours vivant en nous, tout en ayant bien peur, si nous voulons être honnêtes avec nous-mêmes, de l'avoir perdu depuis des années.

Dennis Lehane

Traduit par Isabelle Maillet

Red[1] m'a fait descendre du camion dès qu'on a eu franchi la frontière de l'État et l'a repeint d'une autre couleur. Sa voix me faisait toujours l'effet d'être infestée de ces asticots qui te bectent quand t'es passé de l'autre côté. Elle semblait toujours pressée de me faire connaître ces asticots impatients. Red pouvait s'exprimer avec un nombre incalculable d'intonations horribles et me les balancer toutes, presque chaque jour, à la tête. Il a bifurqué sur une route de campagne, étroite et rocailleuse, a fait dévaler au camion une pente tapissée de jeunes herbes vers une rivière qui paressait sous des arbres en quête d'un peu d'ombre, et s'est garé. Glenda, ma maman, cahotait entre nous deux sur le siège avant, empestant sa « tisane », comme elle appelle ses rhum-coca, la transpiration de la nuit dernière et son parfum du matin ; sa tête s'affaissait souvent mollement sur mon épaule et ses seins remontaient vers mon nez. Le temps avait encore fait la culbute et il faisait de nouveau bon, beaucoup trop pour que ça dure : du

1. Rouge, rouquin, le Roux. *(N.d.T.)*

coup, les bourgeons s'étaient épanouis, les fleurs sauvages se dressaient entre les hautes herbes, fières et pimpantes, sans compter que ça rameutait les chants d'oiseaux, les bourdons et toutes ces conneries printanières. Le bosquet dans lequel nous nous étions garés bloquait la vue de tous les gens convenables qui auraient pu passer sur cette route rocailleuse et s'intéresser à nous s'ils avaient pu nous voir. Nos micmacs exigeaient souvent qu'on reste planqués. Red avait embarqué de la marchandise pas franchement réglo dans une camionnette blanche en Arkansas, et il voulait rentrer dans le Missouri au volant d'une bleue.

« Alors dégage ton gros cul de là, petit, et commence à scotcher ces journaux sur les vitres. J't'ai déjà montré comment faire.

– Et j'ai compris la première fois.

– Ah ouais ? Alors, remue ta graisse, sors de cette caisse et agite-toi, petit. »

Glenda l'écoutait les yeux fermés, la tête posée sur mon épaule. Sa main blanche, élégante et rapide, a jailli comme une épingle à linge vers ma poignée d'amour et a pincé mon lard *super* fort, me rappelant par cette douleur que je devais férocement tenir tête à son époux.

« Le rabaisse pas comme ça, a-t-elle dit.

– Comme quoi ?

– Shuggie n'est pas gras.

– Mon cul ! »

Glenda s'est redressée et ses lèvres si pulpeuses – malgré son visage à moitié assoupi et à peine maquillé – ont fait la moue. Ses cheveux, de cette couleur qu'on appelle aile-de-corbeau, avaient été coiffés en arrière, bouffants et laqués, pour former

une espèce de casque rigide. La coiffure fantoche qu'elle adoptait quand elle se pomponnait, pas la normale, où ses cheveux retombent juste tout raides. Jamais Glenda ne sera banale, ordinaire ou vulgaire. Ses yeux sont de ce bleu terrifiant qu'on accorde d'habitude aux choses qu'on aperçoit au loin, à une très grande distance, tout au fond de la mer ou très haut dans le ciel.

« Peut-être bien qu'il est un peu enveloppé, a-t-elle dit, mais pas…

– Oh, de la merde ! » Red a ouvert sa portière d'une bourrade et elle a grincé. « Ton fils est gras comme un goret. » Il a claqué la portière puis passé la tête par le carreau. « Qu'est-ce qui te fait sourire, bordel ? a-t-il demandé en la regardant.

– C'est juste pour m'épargner les rides, a-t-elle répondu. J'ai décidé de prendre l'air heureux. » Elle m'a encore pincé, en me décochant un clin d'œil. Red s'est retourné pour se diriger vers le plateau du camion, et il a commencé à en virer pots de peinture, journaux et bande adhésive. « Il reste encore un peu de tisane dans ma thermos, Shug ?

– Ouais. J'en ai préparé de la fraîche dans le parking du café.

– Passe-la-moi, bébé. Je sens se pointer une pépie d'enfer… autant prévenir que guérir. »

Je lui ai tendu sa tisane puis je suis descendu de la bagnole et j'ai ramassé les journaux et l'adhésif que Red avait balancés. J'ai pris les canards et les ai appliqués sur le pare-brise et les glaces latérales, puis j'ai dégagé la bande adhésive du bout des dents. Elle s'est déroulée en faisant un bruit d'éternuement.

Red se tenait à quelques pas de moi, devant le plus gros des buissons proches, qu'il compissait de longues giclées en fredonnant une de ces vieilles chansons qu'on entendait de temps en temps à la radio, même cette année-là, alors qu'elles étaient démodées depuis belle lurette. Genre *Ready Teddy, Tutti Frutti* ou *Good Golly, Miss Molly*, du bon vieux rock'n roll standard. Un bon vieux rock'n roll dont il était et resterait à jamais client, dirais-je. Je pourrais pas te dire ce qui le poussait à chanter ni pourquoi il chantait. Ce voyage à Hot Springs n'était jamais que l'une de leurs innombrables occasions de soi-disant se rabibocher, Glenda et lui, pour former de nouveau un couple, comme s'ils étaient réellement mariés, ce qui ne s'était jamais fait.

J'avais eu treize ans cette année-là et Red avait tout juste ma taille à l'époque, mais c'était un homme. Il en avait les muscles, les appétits féroces et la méchanceté. À voir ses muscles, tu l'aurais pris pour un catcheur ou un Viking. Ses cheveux étaient de la couleur attendue, mais d'une espèce si étrange de rouge qu'il avait l'air de sortir d'un *comic book* ou d'un cirque. On voyait briller sa peau sous ses cheveux, et le peu qu'il en avait encore sur le crâne étaient lissés en arrière pour former une bosse, une banane vaselinée à la manière des blousons noirs de la décennie d'avant, à laquelle il restait fidèle jusque dans son style.

Il a arrosé le buisson des quatre ou cinq tasses de café qu'il avait bues au petit déjeuner, sans cesser une seconde de chanter. Ça parlait de *Lawdy Lawdy Clawdy* ou un truc du même genre. Il l'avait déjà chanté alors que j'étais à portée d'ouïe mais j'y avais jamais vraiment prêté attention.

Vite fait, bien fait, j'ai recouvert les vitres et le pare-brise avec les canards soigneusement scotchés à la bande adhésive opaque. Du coup, il s'est mis à faire noir à l'intérieur et ça a poussé Glenda à sortir de son trou. Elle s'est glissée dehors, sa jupe jaune retroussée très haut sur les cuisses, sa thermos argentée à la main. Elle s'est assise sur un épais carré de hautes herbes, au soleil du matin, la jupe bien convenablement étalée en éventail façon grande dame de la haute, et m'a regardé faire. Elle m'a regardé calfeutrer la dernière vitre latérale et la lunette arrière, puis me pencher pour ramasser la peinture. C'était de la peinture bleue et il n'en restait que quatre bombes pouilleuses.

J'ai entrepris d'asperger le capot en essayant de garder le doigt léger sur la gâchette, mais il soufflait une brise genre haleine de bébé et elle faisait dévier légèrement la peinture. C'est là que je me suis rendu compte que j'avais oublié de masquer les phares, et que je les avais un peu éclaboussés de bleu. J'ai essuyé les taches avec le pan de ma chemise en essayant de faire discret, mais Red a tout vu.

« Eh, gros lard ! Je vais te tanner le cul, espèce d'empoté de merde ! Tu piges ?

– J'suis en train d'essuyer.

– Pauvre brêle ! T'es pas foutu de faire quoi que ce soit convenablement, hein ?

– Red ? Red, Seigneur Dieu, parle pas sur ce ton à notre fils… tu vas le bousiller.

– Notre fils, mon genou. »

Glenda s'est légèrement écartée, en fixant les poings de Red, si rapides à la détente.

Il m'a giflé l'arrière du crâne.

Cette légende – comme quoi Red serait mon vieux – était la devanture officielle derrière laquelle nous nous abritions tous, mais, à mon sens, aucun d'entre nous ne considérait que c'était une idée dont on pouvait être fier, ni même qu'on pouvait revendiquer. J'étais son seul fils et je ne tenais visiblement pas de lui : cette absence de ressemblance entre nous n'était forcément pas faite pour adoucir son attitude : une rage meurtrière, virulente, une sensibilité bouillonnante, un mépris d'écorché vif pour tous les sujets, sauf pour le vieux rock'n roll. Il gardait pour cette musique une passion de jeune homme et portait encore à Glenda une espèce d'amour désespéré, agonisant, battant de l'aile… mais c'est à peu près tout ce que j'en sais.

J'ai calfeutré les phares. De toute manière, y aurait jamais assez de peinture dans les bombes. À l'époque, les camionnettes étaient de gabarit adulte et, avec quatre misérables bombes en tout et pour tout, pas question de faire un boulot convenable… de repeindre un camion grand format d'une couleur différente.

Glenda a renversé le visage en arrière, inspiré si profondément que sa poitrine s'est soulevée et elle a déclaré : « C'est pas si souvent qu'on voit plusieurs journées comme celle-ci d'affilée, alors tâche d'en profiter autant que tu peux, trésor. »

Une quantité de bonnes odeurs embaumaient l'air. De chouettes plantes nous cernaient, toutes guillerettes, dévalant les pentes et remontant les talus. Les belles journées de printemps comme celle-là incitent les bestioles à batifoler et à gazouiller, à croire

qu'elles venaient d'hériter de quoi se mettre à l'abri du besoin.

« Ça fait beaucoup de tisane, vu l'heure, ai-je dit. La règle, c'est déjeuner d'abord, tisane ensuite.

– On est en voyage, Shug. Y a plus de règles qui tiennent. »

Red a craché un mollard et ratissé la terre de ses bottes.

J'ai continué d'asperger la bagnole, en me cassant en deux pour regarder Glenda soulever sa thermos argentée et remplir son gobelet argenté de tisane avant de la siroter. Elle vivait avec grande classe ses pires fiascos et le moindre de ses actes témoignait d'une touche de bravoure. Elle avait dû passablement rebondir en son jeune temps et avait appris à retomber sur ses pattes, ce que je n'ai jamais vraiment su faire. Je roule, je cahote et je me cabosse, mais je n'ai jamais su rebondir à sa façon, et ça m'aide pas des masses.

La teinte du camion avait à moitié changé. Il avait viré au bleu clair, avec de légères touches de blanc. La peinture répandait dans l'atmosphère une odeur d'hôpital, qui se diffusait en bouffées fugaces. Je me suis attaqué aux ailes à la hauteur du hayon et une ombre s'est posée près de moi, de sorte que j'ai relevé les yeux : Red se tenait à mes côtés, torse nu, et me fixait d'un œil méchant. Les poils de sa poitrine formaient des bouclettes rouges, toujours poisseuses de sueur, même par temps frais. Il donnait l'impression d'être si fort !

« Vachement sournois, gros lard.

– Hein ?

– Quand je dis “gros lard”, gros père, c’est à toi que je cause, pigé ? T’as donc pas remarqué que t’étais qu’une grosse merde ?

– Hon-hon. Mais t’as dit “sournois”. »

Il a montré du doigt l’intérieur du plateau du camion. La peinture avait soufflé dans cette direction et déposé des mouchetures bleues sur le plateau. Assez pour qu’on puisse parler de « zébrures ».

« Tu t’imagines peut-être que ça va tromper quelqu’un ? Un boulot merdique comme celui-là ? Tu crois que cette peinture foireuse m’évitera le ballon, si jamais on croisait un barrage routier ou si on se faisait interpeller ? Je serais obligé de me servir de ça. » Il s’est penché et a giflé sa botte droite, où il planquait un méchant calibre. « Et ce serait vachement mal inspiré, gros lard, et entièrement de ta faute.

– Red, viens voir ici, trésor », a fait Glenda.

Ça nous a fait mal aux seins à tous les deux qu’elle l’appelle « trésor », mais elle voyait bien qu’il commençait à salement s’échauffer. Elle savait comment ça se passait. J’étais sur le qui-vive, guettant son poing gauche qui allait s’enfoncer dans mon estomac. Je savais m’y prendre pour m’affaler et faire semblant d’être déglingué, si jamais il cognait.

« T’aimerais bien qu’ils me rebouclent, hein, gros lard ? T’aimerais bien pouvoir faire deux trois conneries, que je replonge quelques mois, sinon plus, hein ? À perpète, même, pourquoi pas ? »

Je n’ai jamais pu lui répondre, parce que ça m’a salement esquinté, ce jour-là, de voir Glenda se lever, foncer dans notre direction et se glisser entre nous pour lui jouer sa comédie de petite fille coquette, en pointant les nénés et battant des cils, tandis que de